

PATRICE DE PLUNKETT



*Les Romans
du Mont
Saint-Michel*



éditions du

ROCHER

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LES ROMANS DU MONT SAINT-MICHEL

DU MÊME AUTEUR

La Culture en veston rose, La Table Ronde, 1982.

Ça donne envie de faire la révolution, Plon, 1998.

Quelle spiritualité pour le ^{xx}^e siècle ?, Éditions N° 1, 1998.

L'Évangile face aux médias, Edifa, 2000.

Benoît XVI et le plan de Dieu, Presses de la Renaissance, 2005.

L'Opus Dei, enquête sur le monstre, Presses de la Renaissance, 2006.

Nous sommes des animaux mais on n'est pas des bêtes, Presses de la Renaissance, 2007.

L'Écologie, de la Bible à nos jours, L'Œuvre, 2008.

Les Évangéliques à la conquête du monde, Perrin, 2009.

Patrice de Plunkett, le blog : <http://plunkett.hautetfort.com>

PATRICE DE PLUNKETT

Les Romans du Mont Saint-Michel

« Le roman des lieux et destins magiques »
Collection dirigée par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN version papier : 978-2-268-07147-3

ISBN version pdf : 978-2-268-07699-7

*À Anne-Claude
et à la mémoire d'Hélène Lebrech
concitoyenne de l'archange.*

Huit « romans » pour vivre un mystère

J'ai connu la fée des grèves. J'ai même habité chez elle, au Mont Saint-Michel.

J'étais venu écrire une fiction, mais la fée des grèves était plus extraordinaire. Elle m'a fait changer d'avis : le Mont est plus fort que nos petits projets. Nous étions au printemps 1997 et la fée allait sur ses quatre-vingt-huit ans. Œil vif et voix de souris, c'était une petite dame très menue, capable d'ouvrir la porte de son cellier d'un coup de pied à l'horizontale. Les fées ont de ces pouvoirs...

Elle possédait la seule maison de famille dans la ruelle du Mont où l'on ne voit que des commerces. Une moitié du logis datait du ^{xiv}^e siècle. L'autre moitié, de la Belle Époque. Au rez-de-chaussée à droite, un salon à verrière donnait sur l'est, le rempart et l'étendue des sables. Au rez-de-chaussée à gauche, la cuisine donnait sur l'ouest et la ruelle. C'était une cuisine de fée, une pièce où faire des confitures en racontant le Chat botté aux petits-enfants : lambris de chêne, marmites de cuivre, horloge du bocage, balance à peser les farines. Les passants dans la ruelle (des milliers de passants) nous jetaient des coups d'œil par les petites fenêtres, comme si nous étions là dans cette cuisine depuis l'époque du chevalier des Touches. C'était l'heure où la fée et moi faisions la vaisselle.

Les fenêtres du salon aussi donnaient sur des milliers de passants : ceux qui défilaient en contrebas sur le rempart,

entre la tour Boucle et la tour du Nord. Ainsi deux flots humains circulaient du matin au soir autour de la maison, comme les marées autour du Mont.

Cette maison avait des caves taillées dans le roc, et deux étages perchés autour d'un escalier en colimaçon. Je disposais d'une chambre, qui surplombait les foules de la ruelle; et d'un petit bureau, qui surplombait les foules du rempart.

Comment étais-je arrivé chez la fée? Par un moine, comme dans les contes. Je voulais écrire un scénario qui se serait inspiré de la vie d'un abbé du Mont Saint-Michel à la fin de la guerre de Cent Ans: Robert Jolivet, le traître, le monstre assiégeant sa propre abbaye à coups de bombarde pendant des années... C'était une histoire authentique, il fallait venir la vivre sur place. Cinq cents ans après Jolivet, le Mont – grâce à Malraux* – avait de nouveau des moines; je leur avais demandé une cellule. Ils m'avaient logé tout en haut de la muraille médiévale que voient d'en bas les touristes: une falaise d'architecture vertigineuse, suspendue en l'air comme le palais de Lhassa. Par une coïncidence exagérée, ma cellule n'était qu'à dix-huit marches des anciens appartements de l'abbé: ceux qu'avait occupés Jolivet! De là, je voyais ce qu'il avait vu. Je n'entendais pas tout à fait ce qu'il avait entendu, mais j'entendais de la même façon: le Mont est un tambour de pierre, sonore à l'extrême. Une voix d'en bas, sur la grève, explose en hauteur, à la cime de la muraille. Un coup de marteau au loin sur la terre ferme tinte comme s'il venait de chez vous. Vous êtes si haut que les goélands planent « au-dessous de vous », comme les corneilles de l'Acropole planaient au-dessous du touriste Chateaubriand. J'étais aux premières loges pour écrire le scénario.

* Voir au chapitre « Le roman des moines ».

Ma retraite chez les moines n'était que d'une semaine; avec une bienveillance ironique, la fée m'a invité à continuer mon travail dans son logis. (Elle tenait table ouverte: du vivant de son époux diplomate, on voyait chez eux le roi du Népal.)

J'ai passé alors des journées bizarres. Elle me faisait courir les grèves avec elle jusqu'à Tombelaine à une allure de marathon, et sillonner la terre ferme dans sa guimbarde, sur la piste de Jolivet effacée depuis cinq cents ans. Il fallait découvrir ses repaires oubliés. Le prieuré de l'Oyselière, par exemple, dont parle le livre mythique de Siméon Luce... Nous l'avons trouvé. Il est au fond d'un vallon, du côté de Malicorne, caché par le bois du Prael.

Le soir, j'écoutais la fée. « Elle est la mémoire du Mont », m'avait dit un historien. Tout y passait. De sa voix flûtée, elle me parlait du tracé des remparts sous Charles VII, des arcanes du flot et du jusan, des péripéties de la Libération, des remous du catholicisme postconciliaire en Basse-Normandie, des filets-cages pour la crevette (dans la baie on disait « la chevrette », comme en Louisiane). J'apprenais que la mentalité montoise n'est pas la psychologie avranchinaise. J'apprenais qu'au mois d'avril, les grèves soufflent un vent de sable qui s'appelle le riblon, et qu'il faut huit jours pour nettoyer les maisons. J'apprenais pourquoi l'abbé Jolivet ne se voyait pas comme un traître. Et les drôleries des huguenots de Pontorson au temps des guerres de la Ligue. Et les folies des technocrates, qui avaient commencé sous Napoléon III.

Puis je montais à mon nid-de-pie et je classais tout dans des fichiers, à la lueur d'une lampe 1920, fenêtre ouverte sur les bruits de la nuit.

En réalité, j'étais entré dans un labyrinthe. L'abbé félon n'était qu'une des énigmes du Mont Saint-Michel. L'histoire réelle du Mont était plus étonnante que tous les scénarios de

fiction : ce rocher et son désert marin engendraient des choses singulières depuis plus de mille ans.

Le Mont n'est pas seulement l'abbaye sur son rocher : c'est l'abbaye et le rocher, oui, mais dans leur univers de vents, de sables et d'eaux.

Le Mont se voit de loin : de « quatre lieues » (quinze kilomètres) dans l'arrière-pays, s'étonnait Victor Hugo. Quand on l'aperçoit à l'horizon, triangle posé sur une ligne de brume, on dirait un poste frontière entre terre et ciel. Quand on arrive à sa poterne, on lève les yeux vers l'abbaye falaise. Puis il faut ascensionner vers ce château de granit, par la ruelle aux boutiques et les escaliers interminables.

Le Mont, dans son biotope hanté par la mer, est un micro-climat spirituel.

Que produit-il ? Des paradoxes. On l'apprend à l'usage.

Je suis devenu l'un de ses familiers. J'y suis revenu, d'année en année. J'ai couru les grèves en compagnie d'instituteurs, d'amis des phoques, de pêcheurs de mulets, de mystiques, d'archéologues, d'hydrauliciens, de conteurs d'histoires. J'ai arpenté le dédale de l'abbaye. La première année, avec d'énormes clés prêtées par l'administrateur, j'ouvrais les passages fermés au public et je circulais tout seul, en tapinois, par des escaliers à vis et des couloirs secrets dans les murs ; de l'autre côté de la muraille j'entendais déferler les Asiatiques, que j'espionnais par des lucarnes comme le moine hôtelier du XII^e siècle veillant sur ses pèlerins. Pourquoi ces dizaines de milliers de Japonais au Mont Saint-Michel en toute saison ? Un matin d'hiver, dans le car venant de Rennes, nous étions quatre passagers : un étudiant océanographe de Tokyo, une étudiante en éducation de Nara, une retraitée de Hamamatsu et moi. « Trois sur

quatre, c'est tout le temps ça », m'a dit le chauffeur breton. « Comment l'expliquez-vous ? » « Je l'explique pas. » Fuji-Yama de l'Occident, le Mont Saint-Michel exerce sur les Japonais une fascination de masse ancrée dans leur roman national. Toute culture est un roman.

Mais les millions d'autres visiteurs venus du reste du monde : de quels romans s'agit-il pour eux ?

Et les écolos, les enseignants, les illuminés, les scientifiques, les pèlerins, les familles de touristes ? La dame française montrant la Merveille à son gamin en lui disant, avec la voix de Françoise Rosay dans *Le cave se rebiffe* : « C'est connu, mais y'a des raisons » ? Et ces Italiens sur la terrasse de l'Ouest, un soir de juin, qui saluèrent la chute du soleil par des applaudissements comme à l'opéra...

Depuis mille cinq cents ans, chaque génération se fait un roman du Mont Saint-Michel. Trois millions de touristes de toute la planète aujourd'hui. Mais au début du début, vers l'an 550, seulement une poignée de gens, qui bivouaquaient là pour louer Dieu pendant qu'un missionnaire venu de Poitiers évangélisait le Cotentin. C'était un siècle et demi avant que saint Aubert ne consacre le Mont à l'archange. Et six cents ans avant le guide officiel pour les pèlerins, écrit vers 1150 par un jeune moine qui l'intitulera précisément « roman » : *le Romanz del Munt Saint-Michiel*... Pourquoi « roman » ? Parce que ce guide du XII^e siècle sera écrit en langue « romane » : le parler ordinaire de l'époque, pas le latin des érudits. Déjà le Mont attirait le grand public.

Selon Henry James, le but des romans est « d'aider le cœur de l'homme à se comprendre ». Depuis plus de mille ans, le Mont Saint-Michel agit comme un creuset de rêves. Il y eut le Mont des pèlerins, celui des moines, celui des chevaliers, celui des prisonniers, celui des romanciers ; aujourd'hui celui

des foules mondiales – sans oublier celui du roman de la terre et de la mer et le roman de l’archange... Alternant comme les marées, ce sont autant de points de vue différents sur le même Mont. Huit romans pour vivre un mystère.

Terre et mer

Le spirituel vient par les orteils. Un matin de vives eaux, vous êtes sur les dunes du Bec d'Andaine pour traverser les grèves vers le Mont. Le passeur dit d'ôter vos chaussures ; vous les rangez dans le sac, et vous posez le pied sur cette cendre de mer qu'on appelle la tanguie. Un contact souple, rugueux, légèrement humide...

Pour les géologues, la tanguie déposée par les marées de la Manche est une formule minéralogique : du sable argileux, 40 % de carbonate mêlé de quartz, de sulfures, de paillettes de mica et de poussières de coquillages.

Pour vous, cheminer pendant trois heures pieds nus sur la tanguie de la baie ne sera qu'une sensation. « L'Éternel modela l'homme avec de la glaise du sol¹... » Entre terre et mer, la traversée de la baie est un voyage dans les réalités premières : « l'eau, la lumière, la boue, le ciel et les oiseaux », a dit le passeur. Retirée à dix kilomètres, la mer est hors de vue. Elle règne par son absence. Elle laisse l'homme marcher dans son espace, mais l'eau reste partout sur les grèves. Il y a les miroirs oubliés par le reflux, et il y a les flots sombres des rivières : la Sée, la Sélune, le Couesnon...

Vous avancez au milieu d'un grand silence sonore, vrillé du cri des sternes.

La baie du Mont Saint-Michel n'a pas d'égale. Les plus grandes marées de la planète, sur un désert marin de cinq